L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 12 MARS.

Théâtres.

L'ETRANGERE.

Comédie en 5 actes, en prose, par M. Alexandre Dumas fils, représentée pour la première fois sur le théâtre de la Comédie-Française, le lundi 14 février 1870.

C'est une grande soirée que celle d'hier: elle a été une de ces rares fêtes de l'esprit où, pendant quatre heures, une œuvre intense et puissante s'empare de l'attention, du cerveau et des nerfs de deux mille spectateurs, au point de dominer en ceux-ci toute préoccupation du dehors, de les isoler de la vie réelle en les transportant de force dans les sphères de la pensée, non de la pensée sereine, mais de la pensée bouillonnante qui cherche et veut savoir le mot de l'énigme humaine. Œuvre cruelle d'un observateur qui a introduit la chirurgie au théâtre, et qui, montrant du doigt la plaie fumant sous le fer rouge, après avoir saigné sous le scalpel, pendant que le sujet hurle de rage ou se tord de désespoir,—se borne à dire: Regardez-vous! Mais un chirurgien comme était Bichat, voyant non-seulement le corps mais l'âme, et plongeant au fond de celle-ci, comme le contemplant au fond de l'autre, le regard profond et plein de miséricorde du philosophe qui est homme lui aussi et s'indigne surtout des hontes humaines parce que la solidarité en rejaillit sur lui pour une part.

Une pareille œuvre doit être longuement analysée,—et le mot analyse doit être pris ici dans son sens presque scientifique; car l'*Etrangère* est une de ces synthèses humaines comme il s'en produit à peine une ou deux, non par siècle, mais par période morale. Depuis cent ans, en effet, le monde va vite, et ce n'est pas trop d'un grand écrivain, par-ci par-là, pour en fixer la figure complexe, et pour en tirer la conclusion,—comme les savants, les grands mathématiciens, les grands chimistes résument, aux mêmes périodes, les progrès accomplis dans la science et en tirent la résultante au profit de l'avenir.

C'est le mariage, institution fondamentale des sociétés modernes, c'est-à-dire chrétiennes, qui sert de thème à l'*Etrangère*: je dis thème et non thèse, car cette fois l'auteur ne plaide pas: il expose et cela suffit.

Il y a quelque vingt ans, existait un commis nommé Morisseau, qui gagnait quinze cents francs par an au magasin des *Trois Sultanes*, une des meilleures maisons de nouveautés de Saint-Denis. Ce commis était travailleur, tenace et honnête. Il avait un but: il voulait faire fortune. Pour atteindre ce but, rien ne l'en coûtait: il a été sans jeunesse, il a vécu mieux dure, il a oublié qu'il en eût une. La fortune est aux persévérants; elle a été à lui. Dix ans plus tard, le commis à 1,500 francs est devenu l'associé de son ancien patron: vingt ans plus tard, il était seul maître de la maison et se retirait bientôt dix fois millionnaire. Le lui était atteint. Que faire de ces mille francs maintenant? Morisseau en a déjà décrété l'emploi: avec ces millions, il achètera, en le payant comptant, un gendre à sa fille. La fille de Morisseau sera duchesse et l'ancien commis des *Trois sultanes* sera grand père de petits marquis et de petits comtes.

Je veux tout de suite parler ici du rapprochement inévitable que cette donnée première rappelle à tout le monde: *le Gendre de M. Poirier*. Soit, de même que le bourgeois Poirier, le marchand Morisseau a rêvé de donner sa fille au mari d'un gentilhomme. Mais là s'arrête la ressemblance entre la pièce de M. Emile Augier et *l'Etrangère*. M. Poirier est un imprudent, mais c'est surtout un ambitieux. En mariant sa fille, il n'a pas seulement pensé à sa fille, il a pensé à lui. Ce grand monde, dont il n'a jamais entendu parler qu'au théâtre, il veut y aller non-seulement par procuration — la procuration de ses petits-fils — mais en personne, et — point fondamental de ce type du bourgeois moderne, d'une vérité pleine de candeur — tout en y entrant il entend y conserver et y maintenir son titre et ses privilèges de bourgeois. Il entend que la noblesse du gendre soit pour le beau-père le point de départ d'une fortune politique que avoir été le point de mire de ses millions.

Pour l'accomplissement de cet admirable projet, le marchand Poirier croit avoir allié nature: sa fille, c'est-à-dire son sang, c'est-à-dire une bourgeoise comme lui, empressée de servir docilement les ambitions paternelles. Il entend le commerce à merveille, le marchand Poirier; il sait distinguer à première vue le Sedan de l'Elbeuf et connaît sur le bout du doigt ses marques de fabrique. Mais il est une chose qu'il ignore, qu'il ne soupçonne pas: c'est qu'à dix-huit ans, une femme a beau se nommer Mlle Poirier, le jour où cette femme aimera, il n'y aura plus de bourgeoise,—il n'y aura plus que la femme,—et que le cœur de cette femme aimera le duc de Presles. c'est-à-dire le mari que que sera pour lui a donné à garder en quelque sorte comme étage, il n'y aura plus que la duchesse de Presles,—et que c'est le marchand Poirier, qui sera battu, précisément avec le bâton dont il comptait appuyer ses grandeurs futures.

Tout autre que le marchand Poirier est le marchand Morisseau: Morisseau ne veut rien pour lui. Il ne se rêve ni comte Morisseau, ni pair de France — par cette raison sans doute que les comtes Morisseau sont démodés et que les sénateurs sont plus mêlés que les pairs de France. Seulement Morisseau entend être le dernier de son nom. Morisseau disparaît. Morisseau n'existe. Sa fille est duchesse. Place à la lignée des petits-fils de Septmonts.

— Et si au lieu d'une fille tu avais un fils? lui demande avec une bonhomie ironique son vieil ami Rémonin, — que Morisseau après quinze ans de séparation retrouve médecin illustre, membre de l'institut et philosophe aussi profond que praticien habile. Si au lieu d'une fille tu avais eu un fils?

—Oh! s'écrie Morisseau avec un cynisme dont il n'a pas même conscience, dans ce cas j'aurais fait tout le contraire. Un fils, ce n'est plus du tout la même chose: mon fils eût rivé toute sa vie au nom de Morisseau. Je l'aurais nourri dans le culte des éternels principes. Je l'aurais instruit à marcher la tête haute, à regarder dédaigneusement cette noblesse au lui disant: "Tu as 10 millions! tu vaux autant qu'elle!"

—Et son gendre aime-t-il sa fille? demanda le philosophe.

—Sans doute, le duc de Septmonts aime Catherine comme on aime dans ce monde-là.

—Et sa fille, l'aime-t-elle?

Morisseau n'y a jamais songé. Est-ce qu'on s'occupe de ces niaiseries? Est-ce qu'il a jamais été question de cela aux *Trois Sultanes*? La suite de cet exposé, qui ouvre le premier acte, va montrer combien le marchand Morisseau s'est lourdement trompé en croyant que le bonheur s'achète millions comptant.

Il y a grande fête de charité à l'hôtel de Septmonts,—un hôtel payé, cela va sans dire, comme le reste,—par l'argent des *Trois sultanes*. Toutes les portes ont été ouvertes et la foule curieuse de voir de près une installation de grand seigneur parcourt les appartements vides, gardés par de grands laquais poudrés, immobiles comme des statues,—ainsi que le jardin immense, aux arbres centenaires, sur lesquels brument les hautes fenêtres de l'hôtel de Septmonts. La duchesse ne s'est réservé de soir-là, de toute sa maison, que son salon particulier, et c'est là que se sont réfugiés quelques-uns de ses intimes: nous y voyons, sans parler du duc son mari et de Morisseau, son père, deux ou trois amies, la marquise de Rumières, femme d'expérience et de raison, déjà grand'mère, qui prit indulgent et un peu sceptique,—la maladie du siècle; Mme d'Ernceline, quelques hommes du monde, parmi lesquels Guy de Halles, camarade d'enfance du duc, fatalement indiqué, en cette qualité, comme amoureux de la duchesse, et un banquier quelconque du nom de Calmeron. Ce banquier, que d'ailleurs nous ne verrons plus et qui doit sans doute l'honneur d'être admis dans le petit comité d'intimes de Mme de Septmonts au hasard de la fête de charité de ce soir,—ce banquier dit-je, n'est pas pour rien initié à ce petit groupe d'amitiés et de famille. Il laquais entre et remet une carte à la duchesse, qui réprime un mouvement violent.

—Mesdames, demande-t-elle tout à coup d'une voix que l'émotion fait trembler, l'une d'entre vous a-t-elle entendu parler de mistress Clarkson?

Ce mot coupe dans le dialogue, sonore comme une balle d'acier dans une coupe de cristal. Le drame va se nouer; Mistress Clarkson, c'est l'*Etrangère*.

Qu'est mistress Clarkson? Nulle ni moins peut le dire. Aucune femme n'a jamais été reçue chez elle, et quant à ces messieurs qui presque tous y ont été admis, leurs counes de langue les plus acérées, les plus vipérines s'émoussent finalement contre l'insaisissable inconnu. Tout ce qu'on peut affirmer, c'est que mistress Clarkson est Américaine, qu'elle se dit mariée à un yankee, grand remueur d'affaires, demeuré au fond de l'Amérique; c'est enfin qu'elle paraît immensément riche. D'où elle vient, on elle va, d'où elle tire cette opulence constante qu'elle a étalée successivement à Londres, à Vienne, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, à Rome et à Naples, nul ne peut le dire. Mistress Clarkson est une énigme, c'est plus qu'une énigme: c'est un mystère.

De tous ces hommes qui sont là, dans le salon intime de la duchesse de Septmonts, un seul s'avance et prend la parole pour défendre l'*Etrangère*. C'est le banquier Calmeron. Il la défend au point de vue de son grand-livre, en banquier qui tient à justifier une cliente,—rien de plus.

—Je puis affirmer, dit-il, que j'ai reçu d'Amérique, à diverses époques, plus de cent mille dollars au compte de mistress Clarkson.

—Eh bien! mesdames, reprend, après un court silence, la duchesse de Septmonts, voici la carte que cette femme dont vous venez d'entendre louer les mérites m'a fait passer à l'instant même.

La carte, signée en effet de mistress Clarkson, sollicite pour l'*Etrangère* l'honneur d'être admise à prendre une tasse de thé dans le salon particulier de la duchesse: mistress Clarkson paiera cet honneur d'un chèque de vingt-cinq mille francs au profit de l'œuvre de charité qui sert de prétexte à la fête de ce soir.

—Et qu'avez-vous répondu? interroge la marquise de Rumières.

—Que la duchesse de Septmonts reçoit mistress Clarkson, si mistress Clarkson trouvait dans le salon de la duchesse de Septmonts quelqu'un qui consentît à la présenter.

La scène, malgré une certaine indécision, une certaine invraisemblance, dans l'intimité de gens du monde par excellence, où jamais aventurière n'est encore parvenue à mettre le pied,—la scène est libre, et on entrevoit sans le deviner complétement encore que mistress Clarkson, c'est le mal, et que quelque chose de tragique est sur le point de fondre sur la tête de cette jeune femme qui exige si durement, on va en juger,—l'orgueil et la sottise du dernier des Morisseau.

Pendant tous les dialogues que je viens de résumer, un seul homme est resté à l'écart. C'est le duc. Aux derniers mots prononcés par la duchesse, il se lève, promène un regard circulaire, impassible en apparence—mais une légère contraction de sourcils démont cette impassibilité—sur les auditeurs devenus silencieux. Alors, d'une voix claire et froide comme un tranchant d'épée:

—J'ai attendu, dit-il, qu'un de ces messieurs répondît à l'invitation de la duchesse. Personne n'ayant cru devoir prendre la parole, je comprends que c'est à moi, à moi seul, en effet, qu'appartient l'honneur qu'elle sollicite de notre courtoisie. C'est donc à mon bras que mistress Clarkson entrera pour la première fois chez la duchesse de Septmonts.

A partir de cette déclaration, qui éclate comme la foudre, il est pour tout le monde un fait certain: c'est que le duc de Septmonts est un misérable et que mistress Clarkson en est la maîtresse. On verra que à l'heure que la moitié seulement des deux propositions est vraie et que le type que M. Alexandre Dumas a voulu concevoir dans l'*Etrangère* est autrement puissant, autrement étrange surtout que celui d'une vulgaire aventurière désireuse de voir de près un intérieur du grand monde et de s'imposer aux honnêtes gens.

Il est un détail capital dont il n'a pas été un seul instant question dans cette conversation; dans ces cancans plutôt sur l'*Etrangère*, un détail dont Morisseau a touché légèrement deux mots à son ami le docteur, mais un détail qui est à lui seul la plaie du cœur de la jeune duchesse. Mistress Clarkson a été le trait d'union, plus que le trait d'union, l'agent direct du mariage du duc ruiné et perdu de dettes avec Mlle Morisseau la millionnaire. C'est mistress Clarkson qui, il y a trois ans, a indiqué à Morisseau en quête d'un duc bon teint pour sa fille, ce gentilhomme à demi submergé dans l'océan de la ruine. Depuis cet mariage on pourrait dire depuis cette vente, l'Etrangère ne s'est jamais montrée, n'a jamais tenté de franchir par surprise le seuil de l'hôtel de Sept-Monts. Pourquoi donc aujourd'hui, pourquoi tout à coup y songe-t-elle, pourquoi l'exige-t-elle comme un droit?

Mistress Clarkson, d'un mot,—non pas dans les quelques paroles vagues dites à haute voix au remerciement de l'accueil, —mais d'un mot dit à voix basse, va nous l'apprendre.

—Je compte, madame, que vous me ferez l'honneur de me rendre ma visite.... Nous parlerons d'un homme que j'aime autant que vous l'aimez,—mais, ajoute-t-elle avec une expression de douleur et de colère concentrées,—qui ne m'aime pas autant qu'il vous aime.

J'ai tenu à donner jusqu'ici, aussi fidèlement que possible, l'analyse de ce premier acte. En effet, tous les personnages, —sauf un seul, qui sera le *Deus ex machinâ* inattendu de la pièce,—y sont complétement dessinés, s'y détachent en lignes saillantes, avec ce relief vigoureux qui est le propre du grand talent d'Alexandre Dumas fils. Tout cela est, je le répète, d'une intensité prodigieuse, force l'attention et tend les nerfs au risque de les briser. Mais cette scène si tragique dans sa froideur, dans son calme même est-elle vraie? Une duchesse de Septmont, chez elle, souffrirait-elle qu'une aventurière, sur tout femme dont on figure le passé en est une, ose lui parler à voix basse d'un secret dont elle, duchesse de Septmont, épouse résignée et fidèle malgré son abandon, n'a pas à rougir? Je ne le crois pas. Mais je me hâte d'ajouter qu'il était impossible de présenter la situation aussi nettement, avec plus de vigueur à la fois et plus de sûreté: tout est convention au théâtre, il ne faut pas l'oublier, et du reste le cri admirable de la duchesse, quand mistress Clarkson a disparu, clot ce premier acte de façon à vaincre les dernières résistances de la conscience froissée.

Jetant au loin la tasse dans laquelle l'Etrangère vient à peine de tremper ses lèvres, et qui se brise en éclats:

"Ouvrez toutes les portes! s'écrie la duchesse d'une voix déchirante jusque dans son accent de commandement suprême. Maintenant tout le monde peut entrer ici!

Il est à peine utile d'indiquer à quel secret a fait allusion l'étrangère. Ce secret, c'est l'éternel roman de la jeunesse, c'est le rêve de la jeune fille; c'est l'ami d'enfance avec lequel elle a été élevée, qui a grandi, pauvre, à côté d'elle, et qui, le jour où le père a cru s'apercevoir que ce Gérard—tout court!—gagnerait donc un million pour donner Mlle Morisseau à Gérard tout court!—aimait sa fille, a été chassé dans les vingt-quatre heures, et depuis ce jour, depuis trois ans, a demandé au travail, non plus cette fois à la science, non pas l'oubli impossible, mais la diversion de la pensée,—et à sa mère, classée comme ini, comme complice de son amour, le seul amour qui console, parce qu'il est le seul qui comprenne toutes les douleurs.

—Il a encore sa mère, et il se plaint! Ce mot adorable, que dira bientôt la duchesse à Gérard,—car elle n'hésite plus à le revoir, à prétendre qu'il a toujours été blessé dans son orgueil de femme elle a été insultée dans son honneur d'épouse,—ce mot résumera tout ce que depuis trois ans il y a eu de larmes versées, de sanglots étouffés, de désespoir et de luttes dans ce cœur livré avec trois millions d'appoint par un père imbécile, à un mari misérable. Pas de nomenclature dans la définition de ce type, qui n'en est pas un, se trouve résumée dans cet exposé scientifique du docteur Rémonin à la marquise de Rumières, au commencement du second acte, un des plus étonnants à coup sûr que l'auteur du *Demi-Monde* ait jamais écrite.

Ici, plus heureux que pour les scènes précédentes, que j'ai bien été forcé de traduire en mauvais français, je puis citer en entier le texte de la scène:

—Le duc? dit Rémonin avec bonhomie, ce n'est pas un homme. C'est un vibrion.

MME DE RUMIÈRES

Qu'est ce que c'est que ça?

REMONIN

Comment! Et vous dites que vous lisez mes articles et vous ne connaissez pas les vibrions! Je vous en ferai voir. C'est charmant. Ce sont des végétaux nés de la corruption partielle des corps, qu'on a pris longtemps pour des animaux, à cause de leur petit mouvement ondulatoire qui leur est propre, qu'on ne peut distinguer qu'au microscope, et qui sont chargés de corrompre, dissoudre et détruire les parties restées saines du corps en question.

Ce sont les ouvriers de la mort. Eh bien; les sociétés sont des corps comme les autres, qui se décomposent en certaines parties, à de certains moments, et qui produisent des vibrions à forme humaine, qu'on prend pour des hommes véritables, mais qui n'en sont pas et qui font incontinement tout ce qu'ils peuvent pour corrompre, dissoudre et détruire le reste du corps social.

Heureusement, la nature ne veut pas la mort, mais la vie.

La mort n'est qu'un des moyens, la vie est son but. Elle fait donc résistance à ces agents de la destruction et elle retourne contre eux les principes mortifères qu'ils contiennent. C'est alors qu'on voit le vibrion humain, un jour qu'il a trop bu, prendre sa fenêtre pour sa porte et se casser ce qui lui servait de tête sur le pavé de la rue; ou si le jeu l'a ruiné pu que sa vibrionne le trompe, de se tirer un coup de pistolet dans ce qu'il croit être son cœur; ou venir se heurter contre un vibrion plus gros et plus fort que lui, qui l'arrête et le supprime. Qu'entend alors un tout petit bruit. Quelque chose qui fait bu-u-u: (Il souffle un peu d'air entre ses lèvres.) C'est ce qu'on avait pris pour l'âme du vibrion qui s'envole dans l'air, pas très haut. M. le duc se meurt! M. le duc est mort. Allons, adieu.

J'arrive tout de suite au troisième acte, où se trouve la scène,—non la meilleure certes, à mon avis,—mais celle qui, aux yeux de l'auteur, renferme évidemment l'idée mère, la pensée intime de l'œuvre. C'est la scène qui a lieu entre mistress Clarkson et la duchesse de Septmonts. Car la duchesse de Septmonts vient rendre à l'Etrangère la visite qu'elle en a reçue. Que lui importe désormais? Son l'excès de l'affront ses larmes se sont à jamais taries. La jeune femme s'est trop blessée, pâlie et résolue: ce Gérard, cet ami du passé! qu'elle s'était, par devoir, imposé de ne jamais revoir, elle l'a revu. Elle l'a retrouvé tel qu'elle l'avait laissé, plus grand encore: retrempé par trois ans d'absence et de travail,—de ce travail qui sanctifie,—noble, dévoué, pur comme elle, et résolu comme elle à le demeurer. Qu'a-t-elle à craindre maintenant? C'était la solitude qui était effrayante. A présent qu'elle a un cœur sur qui elle peut compter, elle peut bien aller chez l'Etrangère. Ce sera curieux à voir de près, ce spirit Cinnoux, en effet, mais terrible, si mistress Clarkson n'est pas en l'impudence d'attendre si tard.

L'Etrangère aime Gérard et l'avoue. Il y a huit jours, avant que la duchesse n'eût été certaine de l'amour du jeune homme, cette révélation l'eût foudroyée, tuée peut-être. Aujourd'hui, elle l'écoute impassible, presque souriante. Vaine